

Exposition photographique : « Ailleurs n'est jamais loin... »

Médiathèque de Lomme

Du 8 au 30 juin 2021

Photographe: Gérard BUASA
Lieu: Kinshasa - Kwango (RDC)
Date: 2006 à 2019



L'Odyssée
* médiation culturelle de Lomme *

Ville de
Lomme

La République Démocratique du Congo

- **Données géographiques**

Superficie : 2 345 409 km²

Capitale : Kinshasa (11 millions d'habitants)

Langue officielle : français

- **Données démographiques**

Population : 84 millions d'habitants (Estimation Banque mondiale pour 2018) - Densité : 36 habitants/km²

Croissance démographique : +3,2 % (Banque mondiale, 2018)

Espérance de vie (à la naissance) : 48,7 ans (Banque mondiale, 2017)

Indice de développement humain : **184e sur 187** (PNUD, 2018)

Source: <https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/republique-democratique-du-congo/presentation-de-la-republique-democratique-du-congo/>

Depuis 30 ans, l'ASA « Aide et Solidarité pour l'Afrique » mobilise et se mobilise sous l'impulsion de sa fondatrice, le Docteur Anna Buasa Njinji, avec le soutien indéfectible des lommois pour œuvrer au développement durable en Afrique (en République Démocratique du Congo).

Alerté par l'état déplorable des infrastructures de santé publique en Afrique Centrale, l'ASA propose de :

- Promouvoir le développement agropastoral dans une dynamique respectant les équilibres écologiques,
- Soutenir les individus en souffrance,
- Identifier les solutions technologiques durables susceptibles de contribuer à l'amélioration du sort des populations.

L'association gère depuis 1996 un dispensaire (intégré dans le système de santé public), exploite un camion de transport public pour contribuer au désenclavement des régions agricoles et lutte contre la malnutrition (notamment grâce à des « Plans nutritionnels » annuels).

Elle se finance grâce aux subventions, aux dons et aux revenus tirés de ses activités sur la métropole lilloise (repas ; exposition ; soirées, atelier capoeira).



« Kinshasa, c'est la torpeur qui remonte d'un cran parce qu'il y aurait tant à faire, que la ville s'allonge au-delà du raisonnable, que le moyen de transport se fait toujours attendre, que les bouchons vous collent sur l'asphalte brûlant au milieu d'un nuage urticant.

[...]

Kinshasa et son flot mécanique, ville grise où la brise s'abîme, ville au jour toujours trouble, à l'air perclus de vapeurs délétères et d'un ronflement régulier, habillée de klaxons fébriles. »

« La ville est encore calme, ténébreuse, mais la cabine est déjà pleine de mannequins aux tenues hétéroclites trahissant un souci assumé de propreté et de distinction.

Dans ce pays de poussière, où l'alimentation en eau et en électricité s'avère aléatoire, la netteté de ces accoutrements fatigués est remarquable.

Le miracle c'est l'illusion d'hygiène que chacun entretient. »



« A Kin, tout est possible, tout est accessible, mais dans un contexte où l'emploi est rare et rarement rémunérateur, où l'Etat est insolvable, chaque prix est une montagne. Pas de source pour puiser : il faut payer la défaillante REGIDESO.

Les champs éloignés à plus de soixante-dix kilomètres obligent à acheter sa pitance. Le transport nécessaire pour tout devient rapidement hors de prix. Les loyers dans cette ville capitale constituent autant d'épreuves olympiques. Et la ville fourmille de mille voies d'égarement, couplées à une violence aveugle et à la fatalité. Tant de moyens si près. Les Ministres et conseillers incompetents parquent dans leurs rutilants véhicules « de fonction ». Les corrupteurs sans vergogne affichent ostensiblement une opulence nauséabonde. Les nantis fuient la vie industrielle pour glaner un prestige usurpé dans les cabinets d'un pouvoir d'opérette.

Et sur le bord du chemin, une armée abusée et désabusée, une police en haillons, un peuple essoufflé à la recherche d'un peu de tranquillité, à la merci de mille marchands de salut. »



« Interdit pour toi, chauffeur congolais,
Motar-sahib d'Equateur, l'espoir
d'embrasser un jour le statut de possédant.
J'usurpe ta place car le sort m'a doté d'un
capital, d'un destin, d'un parcours. J'obère
ton avenir, j'obstrue ton horizon en
t'enfermant dans le salariat. Sexagénaire, tu
as connu le pays debout, les routes
asphaltées, la fierté, les défraiements
décents : Poto muindu !

Tu as rêvé éveillé comme le pasteur King
avant toi. « En vain ! » te crie le sort.

« Reste accroupi dans ton cloaque de
miséreux. »

Aujourd'hui, c'est le salariat aigre qui
détruit ta conscience et t'amène à saboter
l'outil de ton labeur. Malgré le prestige de
ta position, tu ne vois plus au-delà de la
course et jalouse l'entreprise que nous
cherchons à construire parce que tu connais
la précarité de ton poste. »





« Il m'envoute ce pays des clans, des fratries, des histoires tragiques, de la légende, du poids du groupe, de la tradition, de la famille, du mauvais œil.

Où la vox populi condamne l'orphelin nouveau-né.
Où le destin pèse tant et trop.

Monde du sortilège, de la résignation, de la fatalité.
Monde d'une acceptation de ce qui doit arriver.
Monde d'une fierté folle chevillée au corps. Le pays de mon clan où ils semblent si nombreux à dormir depuis cinquante ans. »



« Deux adultes en kimonos s'approchent. Je découvre le sensai en kimono bleu défraîchi, la quarantaine tranquille, qui professe à son sempai en kimono rouge en mâchonnant un bâton de bois. De taille moyenne, sec, brun, il arbore une fine moustache qui égaie un visage félin et des yeux brillants. A peine plus grand, le disciple est un jeune villageois qui nous a à plusieurs reprises assisté lors des distributions de repas, serviable et discret. Son mètre soixante-dix musculeux semble glisser sans heurt entre les brindilles acerbies. Il se présente, droit, fier, impeccable dans son costume de guerrier nippon. Ils nous rejoignent et de suite de premiers chants fusent alors que les mouvements s'enchaînent. Ils passent aux pompes :

« Ichi – Ni – San – Shi – Go – Roku – Shichi – Hachi – Ku – Ju »

L'échauffement est pris en charge de façon autonomes par les pratiquants sous la supervision du sempai. Une fois suffisamment échauffé, le professeur prend le contrôle des opérations. »



« Discrètement, les foyers sont ranimés. Les nantis lancent un thé de brousse qu'ils avalent avec un moussa de la veille. Le voyageur paresseux s'éveillant à 6 heures avec le soleil peut être surpris par le pas sûr des familiers qu'il croise.

A cette heure, les mères peinent déjà aux champs, les filles reviennent de la source, alourdies de bidons de 25 litres, avant de rejoindre leurs mères, les hommes œuvrent en forêt ou aux cimes des arbres, débroussaillent, abattent, brûlent, cueillent, raffinent ou boivent. Seuls sont visibles les enfants. Ils divaguent en grappes tapageuses sous l'œil des khagas chanceuses qui peuvent échapper aux jogs des champs. »

« Un matin, après ma toilette, je décide de suivre trois garnements affublés de bidons vides qui s'éloignent mollement. Ils vont à la source en contrebas. Flanqué de Matondo, nous empruntons en devisant un sentier qui rapidement plonge dans une vallée abrupte (je rappelle que Kitondolo est installé sur un plateau). La voie est escarpée et notre progression se fait prudemment, de motte en rocher saillant, à l'aide ponctuelle d'arbustes desséchés. Alors que nous nous enfonçons vers un objectif invisible, de rares grappes de jeunes filles remontent en soufflant, charge sur la tête.[...]

Nous arrivons enfin. A la commissure des parois du petit ravin, un replat, une coupelle recueille l'eau claire qui semble sourde de la forêt qui descend du coteau nous faisant face. L'endroit forme comme une cuillère de bonne dimension qui se remplit doucement. [...] Les garçons remplissent tous les bidons [...]

« Allons-y. »

On s'engage dans l'ascension et rapidement je m'attarde. Le bidon de 25 litres passe de mon bras droit au bras gauche. C'est lourd et compliqué sur ces pentes raides. Je finis par le positionner sur le sommet de mon crane et reprends ma progression en limitant les pauses. »





« J'ai pris dix jours pour « superviser les opérations » et me voici convoquer à prendre part à « la corvée d'eau », l'occasion étant trop bonne d'utiliser le véhicule pour s'épargner le labeur habituel. Alors que les femmes emplissent tous les récipients trouvés plus tôt, les hommes s'occupent à conforter le pont qui enjambe le flot verdâtre. Pierres, troncs, branches raccourcies à coups de machette, on s'emploie à recréer un accès carrossable. Nous travaillons avec les hommes du village, avec qui je me lave dans la rivière Ukalama sous une haie d'arbustes verdoyant, et qui me gavent de souvenirs, me découvrent les miens, les miennes, le labeur à toujours répéter malgré le manque d'outil, armé de sa résistance et d'un peu d'imagination. »

« Se révèle le conflit entre l'intransigeance des anciens, de la tradition, et les aspirations libérales des plus jeunes. Et je scrute ces têtes noires, têtes de nègres, la nuit, le jour.

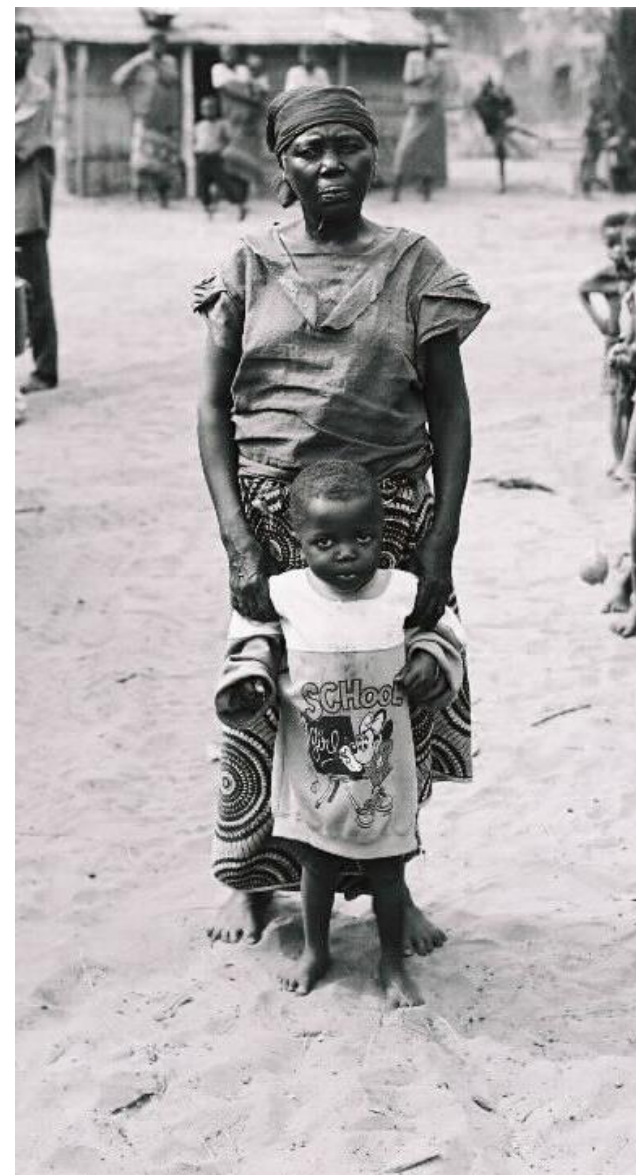
J'imprime les sourires, les grimaces, le brillant des prunelles, la souplesse du poignet maniant la machette, l'intonation des chants. Je m'imprègne. »



« Mes enfants, mes oncles, mes vieux, mes tantes, mes sœurs, mon devoir, mon village. Et plus loin qui regarde en souriant doucement : ma Mère. Premier et seul reproche : cette langue que je maîtrise si mal. Pour le reste, ils me donnent le temps d'apprendre et d'approfondir les choses. Je questionne. On me répond. J'écoute, je prends, je palpe l'immatériel, je devine les limites, les non-dits, les stratégies, les manœuvres, les intérêts et la très grande détresse quotidienne. J'écoute même sans comprendre, avec l'impression étrange de saisir par bribes la quintessence de ces légendes familiales à nouveau mises à jour. »



« Ces voyages de ma Mère, de la Mère comme ils disent, la Maman Docteur Marie Ecclésia, c'est la parenthèse féérique dans un quotidien précaire. On prie parce qu'il le faut, on mange autant qu'on peut, on danse sans retenue, on reçoit beaucoup pendant une, deux semaines. Chacun capte sa part du festin estival. Mais la famine, la pauvreté, la maladie attendent au seuil, prêtes à mordre féroce pendant onze longs mois sans répit. Trêve opportune. Les plus belliqueux s'apaisent même si le fond du cœur reste de pierre. »





« Téké, Pindi, Loso, Tetela, Luba, Vili. Ceux des plaines. Ceux de la savane. Ceux des plateaux. Ceux de la forêt. Ceux de la rivière. Nous partageons les coiffes, les plumes sur la tête, les peaux de gibiers nouées à la taille, les casses têtes, les gris-gris, les lances, les flèches et les arcs, les bracelets et amulettes, les masques et la peinture, les potions, les guérisseurs, les sorciers, les guerriers, les chasseurs, les forgerons, l'initiation, les Anciens, la mort et ses rites, les chefs aux expressions figées, toujours sévères sur les clichés, en robe, coiffés avec génie de couvre-chef emperlés. »



« Je scrute au loin les vestiges de ce peuple libre qui s'établit loin des rivages d'origine pour rester debout et échapper aux fourches caudines des accords lusitaniens. Je m'attends à voir surgir les terribles Chowkwés, marchands d'hommes et d'ivoire. Je devine les secrets honteux de ceux qui exercèrent le pouvoir, qui vendirent leur âme pour de mystérieux impératifs.

Ces vieux fatigués qui croisent mon chemin gardent-ils à l'esprit les sévices anciens, les mains coupées, les femmes entravées, les notables humiliés, torturés, sacrifiés, la chasse à l'hévéa sauvage et les quotas mortifères, les batailles terribles, la révolte puis la rébellion et leurs désastres, les hécatombes, le prestige d'antan et la fortune évanouis ? »

« En RDC, 15,6 millions de personnes ont besoin d'aide humanitaire et **1,1 million d'enfants souffrent de malnutrition aiguë sévère** alors même que la réponse humanitaire pour 2020 n'est financée qu'à 13%. »

Source: <https://www.actioncontrelafaim.org/presse/rdc-ebola-sajoute-a-des-taux-de-malnutrition-aigue-alarmants/>

« Nous attendons donc. Et alors que je patiente, je réalise que là-bas, au-delà du muret, s'étire ce pays gigantesque où selon l'OMS, un enfant meurt toutes les six secondes. Enoncé de la sorte, ça ressemble à un commentaire laconique sur une brochure touristique.

Une, deux, trois, quatre, cinq..."



[Je voudrais arrêter pourtant
cette course funeste rien qu'une
heure, ce sable qui s'engouffre,
qui s'écoule, s'insinue partout
comme la pire des vermines. Je
voudrais échapper quelques
instants à cette conscience vive
que certains toussent,
convulsent, s'éteignent, expirent
à quelques pas.]

Six. »



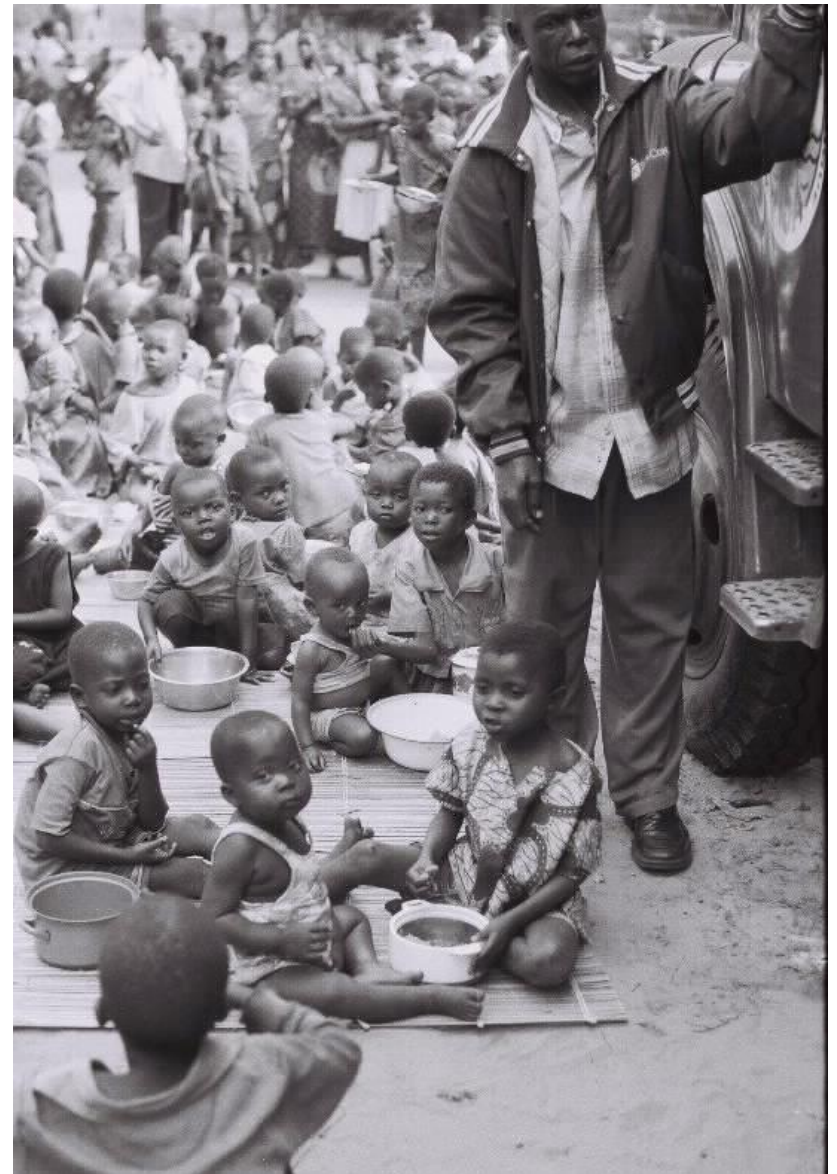
« [Un enfant succombe à la faim, tout près. La baudruche abdominale se dégonfle d'un coup alors qu'il expire finalement.]

Silence...

... Quatre ... Cinq ... Six encore. »



[Nouvelle victime percluse de douleurs abdominales, enivrée de vertiges et de crampes cruelles, comme les dernières contractions d'une ingénue prête à donner une première vie. La mort l'embrasse presque tendrement, comme pour la délivrer d'une vie de privations et de tourments. Déjà deux autres l'ont rejoint en procession.]



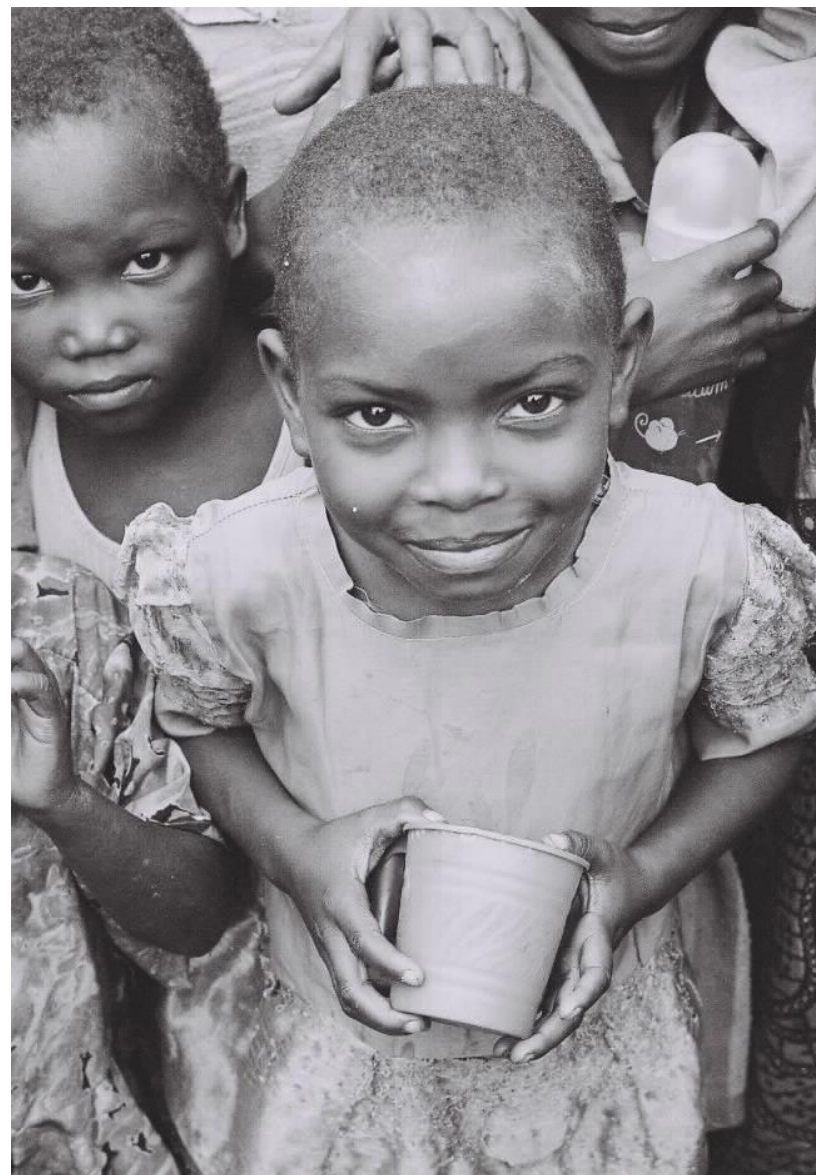


« Six toujours.

Six encore.

Six têtus. Six résonne. Dix fois, cent fois, mille fois six secondes, l'holocauste pour un Dieu avide et impitoyable, que mes voisins feignent d'ignorer (alors que nous attendons le privilège, non pas de vivre amis, mais de nous envoler), se poursuit. Un Dieu vengeur qui aurait choisi de rester sourd aux plaintes des plus faibles, des démunis, des innocents condamnés par contumace avant même d'être conscients, d'être pécheurs, d'être vivants, au châtiment de Tantale. »

« Vivre avec une faim jamais rassasiée, vivre le manque de l'essentiel jusqu'à en mourir génération après génération, sur un tas de dollars qui enrichissent d'autres plus loin, ici et au-delà de l'Océan ! »





« Laissez-moi vous conter comme un enfant meurt de faim.
C'est un moment sans esclandre, sans fracas, silencieux. Irrésistiblement terrible.
Inéluctable... »

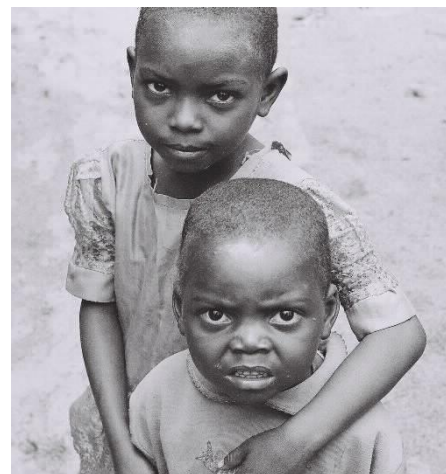
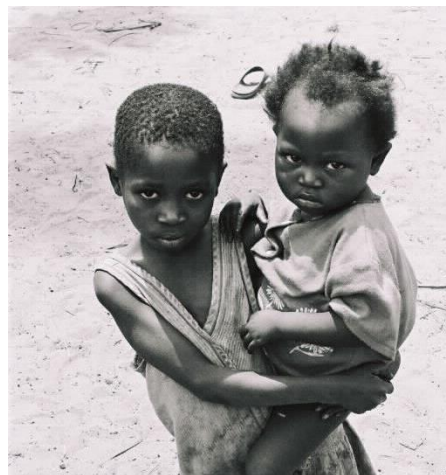
Exposition ASA – Aide et Solidarité pour l'Afrique

« Le petit corps s'anime avec de plus en plus de peine, et alentours tout le monde s'est accoutumé à l'absence qui s'installe. Les dommages sont déjà irréversibles. Lui ne râle plus depuis plusieurs semaines alors qu'en lui la faim tenaille. Au sens propre, elle lui tord les boyaux, laboure les reins, visse l'estomac qui n'en peut plus d'inanité. Il souffre tant qu'il n'en pleure plus, qu'il n'en peut plus. »



« Sa difficulté à déglutir, à digérer, à respirer, à réagir justifie le deuil qui déjà commence. Les proches se sont faits à l'idée. On lui reprocherait presque son asthénie et l'attention que sa petite carcasse impose encore parfois. Si petit. Trop petit. Chétif comme une plume. Fragile comme la flamme d'une bougie sous le vent. On se surprend à le voir encore vivant. L'enfant meurt. Lentement. Il s'éteint, il s'enfonce dans l'oubli, loin du tumulte. »





« Je sais bien que ceux sont les hommes qui détournent leur cœur, à l'abri de leurs préoccupations « primaires », de leurs rêves de maison bourgeoise, de vêtements de marque et de vacances exotiques. L'enfant, tous ces enfants meurent avec obstination, mais si le monde peut profiter là-haut, plus au Nord, de l'Uranium katangais, des microprocesseurs au Coltan, des batteries au Nickel et au Cobalt bon marché, l'Ordre des choses est respecté comme aux temps coloniaux où des ténèbres sortaient l'ivoire des pianos des salons bourgeois, le caoutchouc des pneus des premières automobiles, le café, l'huile de palme, en un mot la fortune des tutelles métropolitaines. Nous sommes nés au mauvais endroit. Nous aurions dû faire prospérer la Terre pour gagner le statut d'être humain, d'être aimable. Je sais bien que ceux sont les hommes qui se ferment à la détresse, et ainsi la prolongent, la promeuvent, la cultivent sans s'émouvoir parce qu'elle leur profite, parce que leurs enfants aux boucles blondes ne nous ressemblent pas. Je leur dois de ne pas me détourner. »



« Surtout rester ce proche, cet oncle qui assume la charge et avance malgré l'effroi, la peine, les os des victimes momifiées qui craquent sous chacun de ses pas. Ne pas fermer mon cœur et garder la raison, le sourire, le goût des plaisirs simples malgré l'affreux avers, la souffrance, le deuil, les défunts oubliés, les vivants tourmentés, la Vallée de la Mort qui s'ouvre devant moi. Garder la mesure dans mes désirs, dans mes pulsions de consommateur exterminateur occidental. Bannir l'envie de chaque futilité susurrée par la ballade publicitaire. Garder le cap, garder le sens des réalités, garder la tête froide et la faculté de compatir, de m'émouvoir, de partager, de m'indigner, de pleurer. Rester d'ici, au fait de l'essentiel. Ne pas fermer mon cœur. Maudits soient les yeux qui se ferment. »

« Dans le même élan, nous lançons notre première action contre la malnutrition des enfants. Oui, nous initions cet évènement inédit : nourrir gracieusement les plus faibles pendant cinq jours ! »



« Du pain et du lait sucré le matin,
un repas chaud (protéines animales,
féculents et si possible légumes)
l'après-midi. »



« Les vieilles s'étonnent, les hommes se scandalisent, mais les petits chérubins viennent quérir leur dû craintivement, organisent trafics et stratégies pour contourner la limite d'âge au profit de la fratrie trop âgée qui surveille.

Nous tâtonnons pour rendre possible le miracle. »



« Rapidement, nous quadrillons l'espace pour canaliser le flux des ventres affamés. Entre deux cases, nous improvisons une barrière avec une grande branche de raffia. »



« En amont, les candidats doivent se ranger par deux, gamelles à la main. Après, un poste de lavage des mains, deux bassines et cinq savons à côté d'une chaise, marque le dernier limbe avant le festin. »



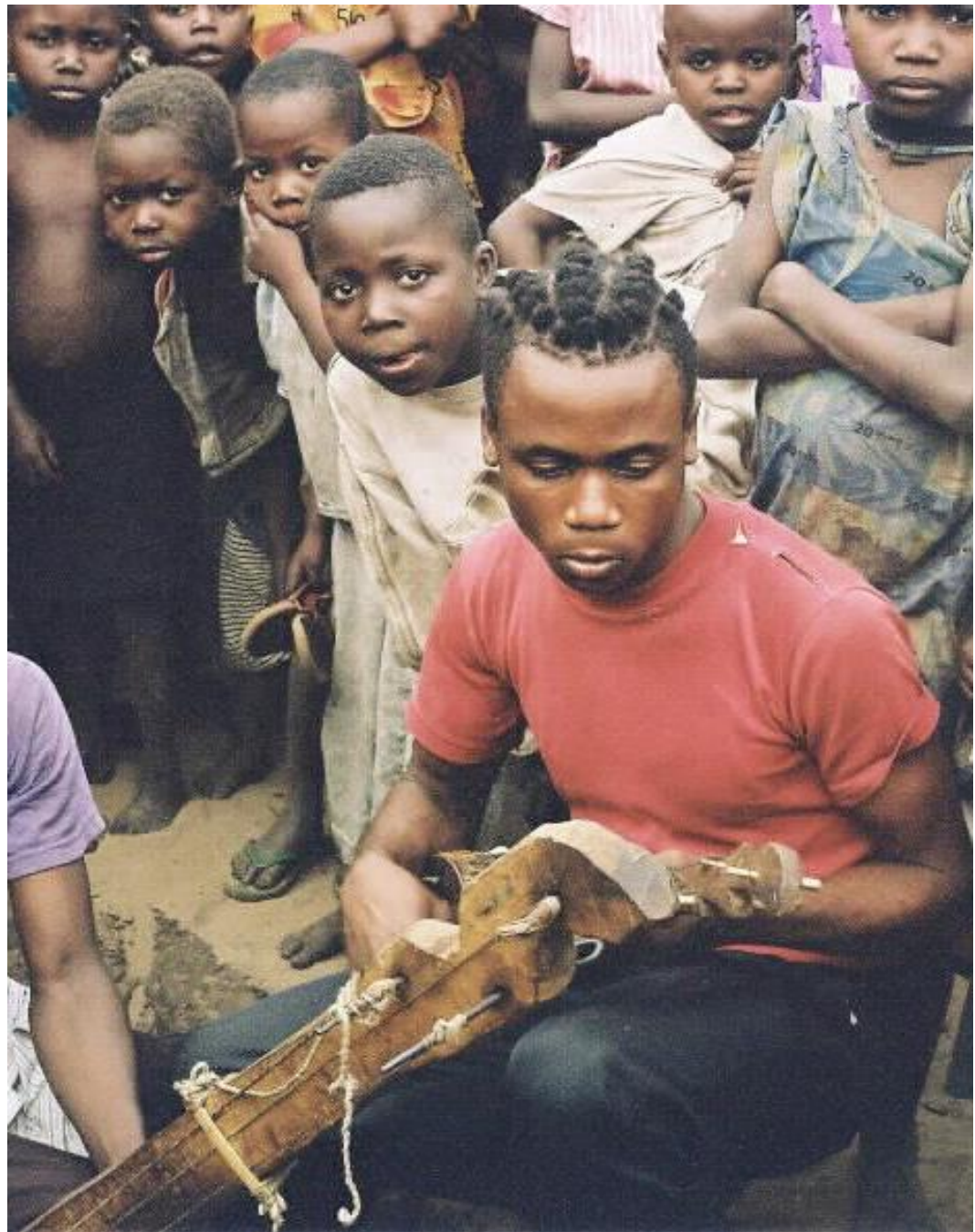
« Un espace de quinze mètres sépare ce point de la table sur laquelle les plats fumants sont disposés pour la distribution. Je supervise les opérations. Etrangement, personne n'ose aller tourmenter la cuisine qui se situe sur la droite. Chacun se focalise sur la main qui plonge dans les casseroles pour en sortir des louchées d'un repas inédit. Une fois servis, les bouches avides doivent avancer leur pas jusqu'à une plage de nattes faisant office de cantine, positionnée contre le dépôt pharmaceutique. »



« A l'heure de disperser les reliquats de nos réserves, je tombe sur l'orphelin Muhembo, né il y a douze jours, gris, inerte, affamé, muet, presque mort. On l'a accroché au sein d'une grand-mère étrangement désintéressée qui le porte comme la charge qu'il ne manquerait d'être en survivant. La mère est morte en couche le soir de notre arrivée, massacrée par des chirurgiens criminels. L'enfant a besoin de lait et d'attention pour poursuivre son chemin. »



« Alors les enfants, une fois le repas pris, s'enchantent encore. Un bidon, un banjo de fortune et déjà s'envolent avec les flammèches du foyer qui s'éteint, des chants traditionnels. Chacun répète les pas propres à chaque air dans la joie. »



In memoriam:

Le Docteur Anna BUASA NJINJI est née au début des années 40 dans le village de Kitondolo (secteur Kilamba) dans le Congo Belge. Dès le début des années cinquante, elle est scolarisée au Sacré Cœur de Kikwit. Elle a ensuite la chance d'être sélectionnée avec 8 autres écolières de la région du Bandundu pour rejoindre la métropole en vue de l'obtention d'un Baccalauréat sanctionnant ses études secondaires avant de revenir à Léopoldville (qui deviendra Kinshasa).

Au lendemain de l'Indépendance (30 juin 1960), elle bénéficie d'une bourse d'étude offerte par les pays francophones pour soutenir le pays nouvellement indépendant, et choisit la France et plus précisément Lille pour entreprendre des études de Médecine.

En 1981, elle soutient avec succès sa thèse de Doctorat en Médecine.

Après plusieurs vacations dans les hôpitaux du bassin minier et de la métropole lilloise, elle finit par s'installer comme médecin généraliste, spécialisée en échographie obstétrique à Lille Fives en 1989. Elle se dédiera à la santé de ses patients jusqu'à son décès, intervenu le 14 juin 2013 dans l'hôpital de Saint Vincent (Lille).